

L'UTOPIE LINGUISTIQUE

ou la pédagogie du vertige

*À mon père,
pour son courage et sa joie
à travers les épreuves.*

J'ai écouté mon père au fil des étés de l'enfance me raconter l'histoire de Braudel, ses épopées en siècles, sa sagesse des fronts de perméabilité et de conflits d'une civilisation méditerranéenne. J'ai vu, par sa voix, les Ottomans à quelques bouchées de croissant de Vienne et si haut dans la péninsule d'Espagne qu'on les redoutait à Paris. J'ai lu, plus tard, le chapitre IX du *Quichotte*, où Cervantès eut l'élégance d'imaginer que son œuvre fût un emprunt, la traduction d'un auteur arabe, et j'ai rêvé plusieurs fois que j'apportais la preuve d'une telle paternité, trouvant aux origines de la littérature européenne une grande plume andalouse, maure et musulmane ; ou mieux encore, le vertige d'une question que la souveraineté de

l'auteur a progressivement gommée, à partir de laquelle, pourtant, nous sommes appelés à tout rebâtir : quel est le texte originel ?

L'auteur n'est-il pas le traducteur et le traducteur l'auteur ?

J'ai travaillé à établir les dires de Cervantès et un jour, peut-être, je publierai mes preuves. J'ai lu aussi, en marge de l'école, l'épopée des juifs d'Espagne, mes ancêtres de Tolède, leur long exil par le sud ou par le nord, à travers l'Afrique, la Méditerranée, jusqu'à Constantinople. Mon père m'a raconté le retour de la famille vers l'Europe après les massacres d'Arméniens dans ce reste débridé de l'Empire ottoman, « parce qu'ils craignaient, disait mon père, d'être les prochains sur la liste ». Et je me suis imaginé, moi, parlant toutes les langues perdues ou apprises au fil de l'exil, dix ou vingt langues au moins, ce qu'il faudrait pour créer un « commun », aujourd'hui, en Europe : non pas « une » langue commune, mais un corpus tournant de langues. Non pas une société savante, littéraire ou politique, bénéficiant du soutien de ses traducteurs, mais des êtres aux multiples appartenances, polyglottes, capables de dépasser les récits des nations.

J'ai consigné, depuis, des histoires de traductions, de « passeurs », à commencer par la plus canonique : la Vulgate de Jérôme, saint père

des traducteurs, se demandant, après que commande lui fut passée de latiniser la Bible, s'il avait le droit de transposer la parole de Dieu en une autre langue ; et saint Jérôme toujours, se demandant si ce n'était pas être « faussaire » que de traduire la Bible, « *Tradutore, traditore* », « Traduction, devait-il se dire en demandant pardon à Dieu, trahison ». Plus jeune, au cours de catéchisme dans l'école privée où m'avaient inscrit mes parents ou sur le banc avant de passer à confesse, quand les jésuites cherchaient à m'enseigner le sens de la faute, du péché ou de la mission, j'ai aimé apprendre que saint Augustin avait vu son premier soleil dans une ville d'Afrique peuplée de légionnaires convertis en fermiers. J'ai aussi soupçonné Socrate d'être africain, noir ou créole, puis, parcourant le fil brisé des lectures, j'ai noté comment la lumière, les teintes, les couleurs, quelques siècles plus tard, pendant la Renaissance, remontèrent de la Méditerranée vers le nord.

J'ai consigné, chaque fois que j'ai pu, les exemples des écrivains traducteurs, des traducteurs devenus écrivains, des complicités par-delà les frontières, des croisements, des rapprochements, des exils linguistiques, me demandant à répétition : pourquoi cette sagesse des langues et des passages est-elle si bien gardée ?

Puis j'ai pensé: Umberto Eco, voilà notre père européen!

Comme Magris, Manguel et, avant eux, tant d'autres.

Nous sommes les descendants de Salvatore. Son «*Stupido! Stupido!*» est notre cri, celui du moine bossu, difforme, du *Nom de la rose*, un croisement linguistique intense, tumultueux, incompréhensible, qui s'inscrit dans le corps du monstre, hybride médiéval européen qui devrait condamner nos quêtes généalogiques et les crispations de nos vieilles nations à une expérience de l'absence: un échec. Et encore, aux côtés de Salvatore, de son «*Stupido!*», j'ai accroché comme un tableau l'obsession de Magris au-dessus de mon bureau, l'image de l'anneau qui revient dans son œuvre, ce centre vide qui est, aujourd'hui, l'abscisse et l'ordonnée de notre utopie, ce non-lieu qui pointe à la fois le passé polyglotte de l'Europe, prénational, et le sens de notre avenir.

J'écarte d'emblée la fable de la continuité, celle qui porte une vision «civilisationnelle» des Grecs, des Romains, puis de la chrétienté en une seule étincelante lignée. Je l'écarte non pour des raisons morales, mais parce nous savons que nous ne sommes pas issus d'une telle filiation: des ruptures, des greffons, de chanceuses

aspérités n'ont cessé de la nourrir, de la dévier. Et n'avons-nous pas appris de Cervantès, Rabelais, et tant d'autres, de nos propres pères, mères, de leurs rencontres hasardeuses, que nous sommes infiniment plus bâtards, plus syncrétiques, plus hybrides que ce dont nos écoles cherchent à nous convaincre?

«Je serais un homme-juif...», écrit Césaire.

Sur des siècles, nous trouvons tant d'adultères, de trahisons, de voyages, d'exils, d'oppressions qu'aucune étude, si séduisante soit-elle, ne parviendra à nous convaincre de cette cohérente odyssee de l'«esprit occidental». Voilà pourquoi, lorsque nous disons «l'Europe comme culture», nous nous référons au centre vide, à l'anneau de Magris, à cette sagesse de la dispersion.

Notre «utopie linguistique», partant de là, à quoi ressemble-t-elle?

Elle n'est pas une de ces projections d'avenir auxquelles les récits utopiques jusqu'au XIX^e siècle nous ont habitués, ni une de ces visions noires, cauchemardesques que le XX^e siècle nous a inspirées. Ni Thomas More, ni George Orwell, ni le paradis de la concorde et de la paix, ni l'horizon apocalyptique de l'anticipation. L'utopie, la nôtre, ne relève pas de l'imagination, mais de la révélation: celle où nous vivons, celle où nous n'avons eu de cesse de vivre, en Europe, du cercle

polaire jusqu'au bord de la Méditerranée, dans cet interstice, ce non-lieu des langues que l'histoire des nations a cherché à détruire. L'utopie, autrement dit, c'est ce « commun » flottant aux marges des frontières et ce qui nous aidera à le supporter, le nourrir.

Les djinns du Parlement

Imaginons, au Parlement européen, là, tout de suite, aujourd'hui ou demain, en pleine séance, de turbulents petits djinns, des farfadets farceurs volant de crinière en crinière, d'un crâne à l'autre de nos député(e)s, arrachant ou débranchant les casques de la traduction simultanée. Que se passe-t-il ?

Nos représentants, plus ou moins cultivés, plus ou moins polyglottes, vivant jusque-là dans l'illusion d'une lisibilité universelle à l'abri de leurs casques, dans le confort d'une traduction en temps réel, prennent soudainement conscience de l'« utopie », du non-lieu où ils se trouvent. Des pieds jusqu'à la tête, les pauvres, ils y baignent et pourtant jusque-là ne voyaient rien, ne se rendaient compte de rien. Mais après

le passage des djinns, les casques arrachés, nous les voyons : ils se réveillent comme la Belle au bois dormant de ce long rêve de l'intelligibilité, cherchent dans l'« anglais de communication » un recours, et très vite, peinant à y déplier les subtilités de leur langue, s'interrogent.

Que faire ?

Comment nager dans ce bain brutal d'indéchiffrable ?

Les djinns, les farfadets du Parlement européen, malicieux voleurs de casques, en débranchant tout le réseau coûteux de la traduction simultanée leur ont révélé le non-lieu de la langue, l'utopie du « nous » européen, cette division fondatrice qui est à la fois la raison pour laquelle l'« Europe » peine à exister (pour ceux qui n'ont pas les moyens culturels ou matériels de traduire ou d'être traduits) et ce qui devrait nous convaincre de mettre la question des langues au cœur de nos préoccupations.

Quelle est donc la langue de l'Europe ?

Celle de notre « commun » ?

Qu'avons-nous à partager hors l'expérience du xx^e siècle ?

Voilà les questions qui surgissent grâce aux djinns, à l'action intempestive, perturbatrice, des djinns.

L'utopie linguistique est enfin révélée.

Les député(e)s, dans un mauvais anglais, raisonnent. Ils et elles se demandent : que devient le « nous » sans traducteur ? Que peut le « nous » imaginer, si nous ne le comprenons plus ? Ils font l'expérience de la fragmentation. La « fable » de Babel leur revient en mémoire. Certain(e)s proposent que chacun retourne « chez soi », dans cet entre-nous de la patrie, au salon douillet de la nation plein de meubles encombrants, de vieux bibelots poussiéreux. D'autres, plus lettrés, se souviennent de leurs leçons. Ils relisent la Bible et ne parviennent pas à se défaire d'une lecture de Babel où le temps adamique de la compréhension est une chance, la réplique de Dieu à la tour une punition. Cependant, nul dans les rangs du Parlement n'« entend » que nous sommes contraints de retraduire Babel, de reconsidérer le mythe fondateur de la multiplicité des langues sous un jour heureux, afin que le flottement demeure entre le signe et ce qu'il désigne, pour nous libérer du fantasme de la langue « une », concordante, parfaite.

Au Parlement européen, après le passage des djinns, une fois que la confusion, la cacophonie, le Tohu Bohu ont convaincu nos député(e)s d'écouter les chants, les musiques des langues comme une partition de John Cage (voir la

polyphonie du violoncelle dans les *Suites* de Bach), nous nous levons.

Nous qui étions assis parmi les député(e)s, nous nous levons pour dire :

L'illisible est notre chance. Sans casque, sans traducteur, nous entendons l'expression irréductible des langues. Nous entrevoyons le sens de l'incompréhensible, ce qu'il nous enseigne. N'avons-nous pas vécu, au XX^e siècle, dans la tyrannie des langages qui prétendaient devenir uniques ? Et ce vieux rêve adamique d'avant Babel n'est-il pas, en fait, une réduction criminelle de la polyphonie ?

Les djinns, en nous ôtant nos casques, ne nous ont pas punis.

Ils sont comme Dieu dans *Babel reloaded*.

Ils cherchent à nous libérer de notre désir ascensionnel. Ils nous disent : « Écoutez cette orchestration miraculeuse ! Débarrassez-vous de ce mauvais souvenir d'Éden ! »

Ils nous révèlent l'interstice, le non-lieu des sens où nous vivons (l'antre des langues) : le « nous » comme médiation, le « commun européen » compris comme ponts et passages entre plusieurs situations d'illisibilité, une citoyenneté vécue à l'instar du traducteur, dans l'effort pour dépasser l'identité exclusive de la langue d'accueil ou de naissance et accueillir

l'étranger, ce qui apparaît dans le corps étrange d'un mot, d'une phrase que « je » ne comprends pas. Les djinns ont repris en cœur le refrain du métro londonien : « *Mind the gap! Mind the gap!* » Ils ont ainsi pointé du doigt l'impensé d'une construction européenne encasquée : le traducteur.

L'oublié! Celui dont le métier est abstraction, évanouissement. Celui dont la vocation, jusqu'à ce jour, fut comprise comme un effacement. Celui que l'on finit toujours par ignorer dans le feu de l'action, de la conversation.

Mais les djinns, heureusement, en enlevant les casques, ont causé un fameux raffut.

Les députés se retournent vers les box des traducteurs.

Et que comprennent-ils?

Au nom de la rose

Umberto Eco est un des farfadets.

Il est l'un de ces djinns du Parlement européen. Celui qui ôte les casques et débranche les fils de la traduction simultanée, révélant à nos député(e)s que sans « langue commune », sans traduction pour le présent et l'avenir, la

politique et l'imagination, la technique et la création, nous ne sommes rien qu'un passé commun de guerres et le contemporain de nos malentendus.

Nous ne pouvons rien sans l'assistance d'une chaîne de traducteurs et d'un réseau de fils pour inventer l'avenir (et faire du vertige passé le sens de cet avenir). C'est donc sans surprise que partout où se pense, dans les universités, les centres de recherche, les institutions européennes, la question des langues, des transferts culturels et des obstacles à la traduction, je trouve cette citation du djinn, du farfadet Eco : « La langue commune de l'Europe, c'est la traduction. »

Je la retape pour être sûr que nous l'ayons bien lue, bien pesée : « La langue commune de l'Europe, c'est la traduction. »

Phrase d'apparence très simple qui, à la première écoute, semble pouvoir être consignée à la suite d'une série d'autres, également simples, incontestables, telles que : « La langue de la Roumanie, c'est le roumain, la langue de Lituanie, c'est le lituanien, la langue de la Pologne, c'est le polonais, la langue de la Tchéquie, c'est le tchèque, la langue du Danemark, c'est le danois... »

Cependant, nous ne faisons là que révéler la malice du djinn.

Car il n'est pas égal d'écrire: «La langue du Danemark, c'est le danois», et: «La langue commune de l'Europe, c'est la traduction.» Toute la complexité du commun européen tient dans cette différence. Dans le premier cas, l'identité est partout. Le Danemark: un territoire, une nation, une langue. Dans le second, l'Europe: pas de territoire, mais une idée, pas une nation, mais des cultures, pas une langue, mais de la traduction.

Quelque chose «nous» fascine dans cette phrase d'Eco (dans l'écho de cette phrase), parce qu'elle opère un décrochage de l'identité, une résorption paradoxale du pluriel dans l'un et, dans le même mouvement, une explosion de l'un en multiple.

Mais arrêtons-nous un instant pour décortiquer l'art paradoxal du djinn:

«La langue commune de l'Europe, écrit Eco [singulier: "la" langue pour un espace linguistique que nous savons complexe, fragmenté], c'est, écrit-il [formule affirmative de l'identité, "c'est"], la traduction [singulier pluriel renvoyant à l'art par lequel nous tentons de faire transiter les œuvres, les voix, les paroles, les lois, les émotions d'une langue à l'autre].» Le djinn, par la ruse, résout l'équation impossible du «commun» en faisant de la fragmentation des

langues la langue, du trait d'union le principe de l'union, de l'entre-deux des langues notre antre, le refuge de nos (plurielles) mythophonies.

Mais naïfs ou sceptiques à l'égard de la révélation du djinn, Eco, nous sommes tentés de demander à la manière d'un personnage dans une pièce de Molière:

«Cependant, Monsieur, qu'est-ce donc que cette langue que vous appelez "traduction"? Est-ce un jargon, un dialecte, une nouvelle forme d'espéranto? Se peut-il que tout le monde la parle en Europe et que je n'en aie pourtant jamais entendu le nom? Cette langue, Monsieur, la "traduction", est-elle d'origine indo-européenne? A-t-elle un alphabet, une grammaire? Et comment expliquer que nous soyons si peu soucieux de l'apprendre aux enfants si, comme vous le dites, elle est bien parlée ici, en Europe? Je dois être bien ignorant pour ne pas en connaître l'usage. Existe-t-il des adjectifs, des verbes, des pronoms en cette langue? Et comme nous disons des Italiens qu'ils parlent l'italien, dirions-nous des Européens qu'ils parlent la "traduction"?»

Nous voyons qu'il y a là un tour, une forme sémantique de la magie.

Nous nous demandons soudain: Eco connaît-il le sens de son nom? A-t-il conscience

que son génie à faire de la malédiction de Babel, de la fragmentation des langues, du châtement divin « créant » la division, une chance, une joie, le magma de sa création lui vient peut-être de son patronyme : Eco ? Écho ?

Pour reprendre notre image du Parlement et des djinns volant de crinière en crinière, précédant le face-à-face avec l'indéchiffrable, avant que les casques ne soient dérobés, nos député(e)s vivaient encore dans l'illusion de la langue adamique, de la lisibilité européenne. Ils écoutaient le discours du *speaker* sans penser aux conditions particulières de « notre » langue, sans réfléchir à la structure de cette langue qu'est la « traduction ». Ils demeuraient aveugles à la centralité du traducteur, à son problème. Encore moins pensaient-ils au coût financier d'un tel réseau technique et humain d'intercesseurs, de médiateurs, d'interprètes.

Avant l'intervention des djinns, les député(e)s construisaient leur tour ; l'ignorance de « notre » langue, la traduction, ou, plus exactement, sa relégation en une question technique étaient la condition de leur foi.

Rires différés

À l'image de notre Parlement européen avant que le sortilège soit levé (avant que les djinns ne dérobent le matériel pour « nous » entendre), je ne peux m'empêcher de penser à ce curieux *delay*, le décalage entre la parole et son effet que nous remarquons chaque fois que nous assistons à une conférence ou un débat en plusieurs langues : la façon dont les rires interviennent à contretemps lorsque le traducteur réussit à transmettre l'effet comique, et la difficulté qu'il y a, pour les intervenants, à être émouvants ou éloquents dans le temps différé de la traduction.

Le « nous » européen est dépendant de cette chambre de résonance, de ce *delay*. L'écho et son double (l'écho de la phrase d'Eco) nous renseignent sur l'état différé de notre compréhension, le laps de temps qui persiste entre la parole et son entrée dans le commun. Je pense, par exemple, aux années qu'il faut parfois pour traduire une œuvre, pour qu'elle puisse être partagée, lue, comprise en traduction ; c'est donc à partir de cet interstice, de ce *delay*, que nous sommes appelés à appréhender les structures et les coûts de notre langue commune.

Réveillés du sortilège de la lisibilité, de l'illusion de l'intelligibilité, nous prenons conscience de la place du traducteur. Nous le sortons des coulisses. Nous le célébrons, celui qui se partage entre plusieurs langues, tente de les réconcilier, souffre de ne jamais assez bien y parvenir. Nous l'extirpons de sa petite cage de souffleur, là, sous les planches de la scène littéraire, artistique et politique européenne.

Nous l'encourageons, le prions de s'exprimer. Pas d'interpréter, pas de traduire, mais de parler, lui, pour de bon.

Parler la langue qu'Eco nous désigne : la traduction.

Grâce à ses paroles, à sa révélation, nous cherchons enfin comment cet interstice, l'ancre des langues, peut fonctionner comme une langue : c'est de ce « différé » dont dépendent « notre » poétique et « notre » politique.

De l'émotion en traduction

Hors des champs littéraires, nous traduisons en priorité le sens au détriment de la forme. Le corps de la langue, ses effets, ses puissances, ses bégaiements, ses vertus expressives sont

gommés, nivelés au profit d'une recherche de l'équivalence ; ce que nous nommons « traductions techniques ».

Si nous nous rapportons à un art tel que l'éloquence, nous voyons que celle-ci, attachée à la voix, à la présence, au corps de celui qui parle, peine à se retrouver dans la langue commune de la « traduction ». Nous rions du mot d'esprit d'un ou d'une députée, d'un auteur dans une langue maternelle ou connue, mais nous cessons d'en rire si le traducteur ne parvient pas à nous transmettre ce rire ou nous rions en différé s'il y parvient. Voilà pourquoi notre commun exige que l'humour, l'éloquence, l'effet, le pouvoir des langues soient entièrement repensés en termes de « traduction » ; il me vient ici l'image de ces vieux exégètes, polyglottes, capables de faire rire deux assemblées linguistiques rassemblées.

C'est un enjeu considérable si nous pensons à ce que le désir de se réunir doit à la langue, aux complicités qui naissent par la langue.

En ce sens, il n'y aura pas de « commun européen » sans que nous apprenions d'abord à parler la « traduction », sans que nous puissions saisir, affectivement, la drôlerie, l'absurdité, la virtuosité ou la profondeur d'une parole dite dans « nos » langues étrangères.

S'il existe, comme l'écrit Eco, une langue commune de l'Europe appelée « traduction », alors elle doit être parlée et devenir l'objet du jeu, du rire, de l'émotion, sans quoi le gouffre d'incompréhension se creusera entre les élites politiques (vivant par le truchement des casques dans l'illusion d'une lisibilité), les gens de l'art, des lettres (polyglottes ou jouissant par leurs lectures d'une connaissance des différents contextes de langues), et ceux qui ne parlent pas la « traduction », n'ayant eu ni la chance pédagogique, ni la possibilité matérielle de l'apprendre.

En Europe, nous assisterons alors à la constitution de trois partis ou castes irréconciliables, comme nous le voyons : une caste de nationaux nostalgiques, une caste d'europhiles lettrés et une quantité de hors castes, migrants de la dernière heure parlant des langues et charriant des récits intimes, familiaux, jugés extra-européens, étrangers à la hiérarchie de « notre » XX^e siècle, que ni les nations dans leur reconstruction identitaire, ni l'Europe dans son fantasme civilisationnel ne sauront accueillir.

Le coût de la langue

« La langue de l'Europe, nous dit Eco, c'est la traduction. »

Reprenons dès lors le rôle du naïf (du sceptique) dans une pièce de Molière demandant au djinn, en différé :

« Mais enfin, Monsieur, voilà une société singulièrement complexe. Votre langue, la "traduction", ne serait-elle donc pas comme l'air ou l'eau ? Il ne suffirait pas de l'apprendre comme on boit le lait au sein de sa nourrice ? Je veux dire, en écoutant son père ou sa mère nous parler dans l'enfance. Si je me figure un instant la chose, n'est-ce pas alors qu'il faudrait, entre chaque citoyen qui ne la parle pas ou peine à l'apprendre, un intermédiaire, quelqu'un qui, lui, la connaît ? Mais alors, Monsieur, se pourrait-il que votre langue ait un coût ? Par exemple, celui qui vient acheter son pain dans une boulangerie devrait non seulement payer pour sa miche, mais pour le coût associé à la traduction du mot "miche". À moins, évidemment, que celui qui achète son pain et le boulanger soient capables l'un et l'autre de parler cette langue étrange. Mais je

vous demande: qui prendra en charge le coût de cette langue? Qui voudra payer?»

Pour l'heure, c'est vrai, nous ne voulons pas payer. Ni l'Europe, ni les États ne souhaitent prendre en charge le coût de notre « commun ». Le principe de subsidiarité par lequel seuls les États ont la responsabilité de leur politique culturelle, de leur système d'éducation, nous sert d'alibi, de paravent.

Si nous nous soucions de notre « commun », c'est *a minima*, par quelques mesurètes: dans les transports, métro, tramways ou trains, nous entendons des annonces en espagnol, en allemand, en anglais, marquages discrets, techniques et touristiques du polylinguisme. Dans les domaines artistique et scientifique également, nous connaissons quelques programmes européens d'aides à la traduction. Nous entendons aussi, à l'approche de chaque élection pour notre Parlement européen, de généreux discours sur le multilinguisme.

Nous avons donc progressé un peu.

Nous entendons encore, de-ci, de-là, que nous serions sortis de l'illusion d'une Europe seulement économique ou seulement politique, la « culture » devenant en quelques années ce mot magique que l'on prononce solennellement comme un recours, une dernière bouée

que l'on jette au naufragé. Par exemple, nous entendons, mis dans la bouche des fondateurs, Jean Monnet ou qui sais-je encore, cette phrase apocryphe: « Si c'était à refaire, je commencerais par la culture. »

Cependant, rien d'envergure, rien de taille n'est entrepris.

Rien qui ne prenne la mesure de cette phrase d'Eco, l'écho de sa phrase: « La langue commune de l'Europe, c'est la traduction. »

De la traduction comme déchet

Dans l'écologie générale de la culture européenne, la traduction est un déchet.

Elle est ce « commun » dont nul ne veut ni ne peut s'occuper. Comme les terrains vagues, les forêts, l'air ou l'eau dont nous nous servons sans vouloir assumer le coût de notre usage (les déchets, la pollution), le « commun » de notre langue (la traduction) est en permanence « pillé » dans l'économie concurrentielle des langues européennes. En ce sens, les Français utiliseront les dispositifs d'aide pour exporter leur littérature et importer la littérature étrangère. De même pour les Allemands, les Suédois,

les Norvégiens, les Danois, les Anglais, les Espagnols, les Polonais, les Italiens, et tous ceux qui le peuvent, qui en ont les moyens. Mais à aucun moment la somme de ces égoïsmes ne permet de penser ou d'identifier notre commun.

Chaque langue s'abreuve et se nourrit de la traduction (des autres langues) dans le cadre d'une volonté de puissance apaisée, ouverte à l'autre.

Nous disons alors, fièrement, que la France « traduit beaucoup ».

Que l'Allemagne « traduit beaucoup », etc. Et nous mesurons ainsi notre « ouverture », notre contribution à la culture des « autres ».

À l'échelle européenne, nous avons timidement pris conscience de l'importance de ce commun différé de la langue : le multilinguisme et la traduction. Cependant aucun budget ne permet de mettre nos déclarations en actes. Nous retrouvons ici l'aporie classique du « déchet » ou de la « pollution ». Personne, ni les États poursuivant une logique linguistique nationale, ni les régions défendant leurs cultures régionales, ni l'Europe tenue à son principe de subsidiarité et sans budget propre, ne travaille à diffuser le savoir, l'apprentissage, la connaissance de notre langue commune.

De ceci nous devons déduire cela : le présent de notre « utopie linguistique », fruit d'un brassage croissant des langues et des récits dans une Europe réinvestie par les cultures de ses anciennes colonies, seule une politique européenne (un service public de la traduction et du multilinguisme) permettant de promouvoir et d'étendre notre commun.

Pour les déchets, nous connaissons aujourd'hui le principe du « pollueur-payeur ». Nous avons dès lors deux systèmes complémentaires de prise en charge du « commun ». L'un, public, organise le ramassage, le recyclage et le traitement des déchets aussi longtemps que l'« externalité » (le coût des déchets ou de la traduction) n'a pu être « internalisée ». L'autre, privé, consisterait au contraire à bouleverser, par exemple, nos habitudes éditoriales ; pour un éditeur, le prix de revient d'un livre intégrant à la source le surcoût de « notre » langue, autrement dit de la traduction des œuvres.

C'est à un complet décentrement que nous conduit la phrase du farfadet, Eco.

Elle nous oblige à repenser non seulement nos pédagogies, nos écoles, nos histoires, nos comptabilités (à partir des identités multiples, de l'impératif du passage entre plusieurs textes, plusieurs codes culturels), mais aussi le rôle de

l'Europe pour faire entrer la traduction au cœur de nos pratiques. Alors, les raisons qui motivent notre « révolution écologique », ce commun de la Terre dont nous avons collectivement la responsabilité, devraient nous amener à accomplir, en Europe, une « révolution linguistique » : afin d'entretenir, de promouvoir la traduction comme une langue.

Traduction et identités multiples

La « traduction » est la langue des identités multiples. Elle est notre avenir, notre morale et notre jeu. Elle nous ressemble, nous qui sommes partagés, écartelés entre plusieurs cultures, plusieurs loyautés, plusieurs récits familiaux.

Par contraste, souvenons-nous de ce qui s'est passé, au temps des constructions nationales, à la fin du XIX^e siècle : les efforts qui furent déployés pour imposer « une » langue. Souvent le combat, partout l'école, et encore l'armée, le passage dans les rangs ordonnés de l'armée. Nous avons construit des ordres d'exclusion (nationalisme, colonialisme) où la langue nationale devait être lue, comprise et écrite par des « sauvages » : paysans, Noirs, Arabes, ou cancrés. Ce

fut le socle du savoir, le sens de la mission civilisatrice dans les campagnes au même titre que dans les colonies éloignées, une machine pédagogique financée, en France, nous le savons, par la République, et ailleurs, dans d'autres pays, par bien d'autres instances. Ce fut le temps où l'Empire austro-hongrois cherchait son unité, l'Allemagne son unité, l'Italie son unité.

Or, que retenons-nous de ces âges furieux de la nation ?

Que les langues ont un coût (l'école, la formation des maîtres, etc.).

Mais aussi que dépend d'elles, du rapport que nous entretenons avec elles, une certaine idée de la politique, de la morale et de l'identité.

Dès lors, pour les temps à venir, qu'attendons-nous de notre langue, la « traduction » ? Qu'elle nous aide à tourner la page du XX^e siècle (son exacerbation nationale et identitaire), à faire de son expérience une école du vertige (de l'exil, du déracinement, de l'origine défunte), et encore qu'elle actualise la polyphonie des récits, des mémoires dans laquelle nous vivons pour que la modernité (qui tend à la fragmentation, au déracinement, au conflit d'identités) entre par la « traduction » au cœur de l'Europe.

Mais à peine avons-nous dit cela que notre naïf (le sceptique) éclate de rire. Nous l'avons

quasiment oublié et le voilà qui ressort d'un coin de la scène. Il dit :

«Cependant, Monsieur, permettez que je fasse le calcul. Nous comptons plus de trente langues officielles en Europe. Si vous ajoutez à cela celles parlées aux frontières, le russe, le turc, l'hébreu, et les multiples formes de l'arabe de la Méditerranée, et s'il vous prenait l'envie de joindre à cette liste, je ne sais pas, le chinois, le swahili ou le javanais, au titre que ce sont également des langues parlées dans nos contrées, vous auriez bientôt entre vos mains tous les dialectes du monde. Faudrait-il alors exiger de vos citoyens qu'ils les maîtrisassent tous ? Ce serait, je crois, prendre le risque de les rendre chèvres ou fous. Que feriez-vous ensuite de tant de pauvres polyglottes errant d'une langue à l'autre, sans demeure, sans nulle grammaire où se reposer ? Quelle espèce de société aurions-nous là ? Des Ukrainiens se plaignant en slovaque ? Des Polonais riant en danois ? Des Français s'acharnant à parler français contre la volonté de leurs professeurs de hongrois ? Des Italiens dépossédés de leurs remarquables accents ? Si je vous suis, faudrait-il que chacun parlât toutes langues ou imaginez-vous qu'il y aurait des spécialistes ? Des Lettons parlant finois ? Des Lettons parlant allemand ? Des Lettons parlant roumain ? »

Réponse au sceptique

Nous sommes tous plus ou moins infirmes face au Savoir.

Pour ma part, je ne comprends que cinq langues, dont deux que je suis capable d'écrire sans trop de fautes. Cependant, je note que dans n'importe quel système pédagogique les élèves apprennent plus ou moins bien, plus ou moins facilement. Dire alors qu'il faudrait renoncer à notre pédagogie du vertige (l'enseignement de la « traduction » et la figure du « banian ») au titre que personne ne serait en mesure de connaître, de maîtriser toutes les langues parlées en Europe reviendrait à affirmer que nous devons supprimer le théorème de Pythagore du programme général de nos écoles du simple fait que certains élèves ne parviennent jamais à l'assimiler ou le comprendre.

Si nous acceptons cette phrase d'Eco : « La langue commune de l'Europe, c'est la traduction », nous devons en tirer les conséquences.

Cela exige que nous apprenions aux élèves, aux enfants non pas « toutes » les langues, mais avant tout ce que signifie l'interstice entre les langues (ce résidu d'intraduisible) et les raisons

pour lesquelles nous pouvons, de cet apprentissage, déduire une éthique de l'autre, de la compréhension des différences, et un principe de citoyenneté.

Ce qui importe, autrement dit, c'est la politique qui se niche dans l'ancre des langues.

Peu importe que nous maîtrisions parfaitement l'allemand ou le norvégien, que nous soyons polyglottes au point de pouvoir écouter les discours des *speakers* du Parlement européen sans casque, sans l'aide d'une traduction simultanée. Ce que nous devons enseigner, en Europe, c'est l'écart, les différentes perceptions qui naissent de cet écart. Nous pouvons y lire les douleurs de l'arrachement, le sens de l'exil linguistique, ce que la langue apprise, nouvelle, imposée, dérobe de l'enfance et ce qu'elle peut apporter à rebours comme liberté ou comme affranchissement. En apprenant la langue de la « traduction », nous organisons un savoir du rapprochement et de la distance, une connaissance plus fine des affects des différentes cultures.

Nous intégrons dans le corpus des écoles l'expérience de la division.

Car la traduction porte une sagesse de l'écartèlement. Elle est pour l'écolier turc d'Allemagne une pédagogie de la déchirure. Pour

l'écolier chinois de France le pont manquant de la culture d'adoption. Pour l'écolier polonais de Pologne une introduction à la complexité.

Que le sceptique, alors, reformule ses arguments, car ce qu'il voyait de faiblesse dans « notre » langue, nous ne le voyons pas. Il est inutile de maîtriser plusieurs systèmes linguistiques pour parler la « traduction ». Et ce que le sceptique semblait voir comme un terme (la traduction devenant possible une fois que deux langues, au moins, sont maîtrisées), nous y voyons un commencement : l'enseignement de la traduction comme introduction à la multiplicité des récits, des émotions et des histoires.

*Programme pour une utopie linguistique
(2010-2040)*

Reste alors à fixer le chemin, notre feuille de route.

Pour que l'irruption des djinns dans le Parlement européen ne soit pas un simple accident technique. Afin que l'apprentissage de notre langue commune, la « traduction », devienne une priorité de chaque jour, de chaque

instant. Car il ne s'agit pas là de défendre un secteur, le livre ou la culture, par rapport à d'autres, la finance européenne ou la production automobile. Il en va de l'avenir de notre « commun », de son existence.

Que le Parlement européen exige, que les États relaient.

Si nos pouvoirs, nos élu(e)s ne le veulent pas ou traînent, organisons-nous. Nous devons imaginer une société de toutes les traductions, une école en phase avec la modernité, accompagnant notre éclatement identitaire et non la déplorant, accompagnant nos fêlures, nos déchirures, et non les accentuant.

La voilà, notre utopie linguistique!

Ce que nous aimerions promouvoir pour les enfants de l'Europe à naître.

Ce ne sont là que des idées, quelques débris d'intuitions. Cependant, comme dans un préambule, je voudrais rappeler ceci : comment les nations ont-elles été inventées? Par l'exercice d'une volonté politique constante, la complicité d'une langue, d'une administration et finalement d'une école. Comment, dès lors, pouvons-nous sortir de la nation? En imaginant les outils de son dépassement.

2010 : Une Académie européenne des langues et de la traduction est créée.

Elle est chargée d'établir le socle de savoirs et de connaissances de la « langue commune » de l'Europe. Elle constitue un corpus d'œuvres à traduire, définit les priorités de la traduction en Europe et contribue à la publication d'une liste des lacunes de la traduction dans les domaines scientifique et artistique. Elle traite à égalité les langues des nations et les langues parlées au sein de l'Europe. Les travaux de cette Académie sont relayés dans les différents pays, régions, écoles et universités. Ils contribuent à familiariser les citoyens aux grandes aventures et enjeux de la traduction. Les sièges de cette Académie ne sont pas éternels. Ils sont renouvelés par tiers tous les cinq ans.

2011 : Un manuel d'histoire européenne.

On ne décrète pas comment l'histoire doit être écrite. Cependant, nous savons de l'historiographie que les formes, les angles des récits du passé dépendent du point de vue que nous adoptons dans le présent. En cela, imaginons que les conditions utopiques pour l'écriture et l'enseignement d'une Histoire libérée de l'obsession des nations sont réunies. Le Moyen

Âge ou d'autres époques, l'Espagne des trois religions, l'Europe ottomane remontent dans les plus hautes classes. Quant au « manuel », une fois rédigé, il constitue une encyclopédie de l'histoire des croisements, des mélanges, des emprunts en deçà et au-delà des frontières. Une histoire européenne des diasporas, des traductions, des influences réciproques. Une histoire de la contamination et de la perméabilité, des résonances, des échos. Et ce travail scientifique est adapté aux enfants en bas âge, aux écoliers, afin de mettre à leur disposition les savoirs d'une Histoire décentrée.

2012: Un fonds européen pour la traduction croisée est créé.

Nous appelons « traduction croisée » une façon de concevoir la traduction non plus comme une exportation de soi (notre langue) et une importation de l'autre (les langues étrangères), mais comme une circulation dans un espace commun à plusieurs langues. Le fonds subventionne : des écoles de traduction dans les différentes langues écrites et parlées en Europe ; des formations pour les enseignants qui souhaitent se former à une pédagogie multilingue ; des traductions d'œuvres à la demande d'éditeurs européens ou sur recommandation de

l'Académie des langues et de la traduction. Le fonds peut également aider à améliorer le niveau de vie des traducteurs. Il intervient en complément des dispositifs d'aides nationaux prévus par certains pays (l'Allemagne, la Norvège, la France, la Turquie) et contrebalance les effets du marché (la domination des langues telles que l'anglais, le français, l'espagnol, l'allemand). Le fonds européen permet de lancer un vaste programme de traductions en Europe.

2014: Multilinguisme et cours de traduction.

Les écoles développant des pédagogies multilingues bénéficient de l'aide du fonds européen pour la traduction. L'objectif est fixé à quatre langues parlées et comprises à la fin du secondaire. De plus, une nouvelle matière est créée : le cours de traduction.

Il est assorti de coefficients supérieurs à ceux des mathématiques.

Le cours de traduction est d'emblée considéré comme une matière reine.

Le cours de traduction est une initiation à la tâche du traducteur en même temps qu'un lieu d'apprentissage du passage, du décentrement, des questions liées aux multiples appartenances. Ce cours, en soi, est une interrogation pratique (*via* l'art de la traduction) sur un état

de la modernité : la fragmentation de l'identité. Il développe une pédagogie du vertige et tente de faire saisir, en se servant des histoires et des corpus d'œuvres mis en avant par l'Académie européenne, l'importance du passage d'une langue à l'autre. Le programme de ce cours de traduction est pensé et conçu par l'Académie et une commission pédagogique. Le *Manuel d'histoire européenne* sert de support à ce cours.

2040 : Une société de traducteurs.

Après une ou deux générations, les enfants nés en Europe ont appris à parler « notre » langue. Des corpus d'œuvres entiers ont été traduits ou retraduits. La volonté publique de promouvoir une culture de toutes les traductions a relancé un engouement pour le savoir, la connaissance, les humanités. Les enfants des dernières migrations se sentent reconnus, car l'école leur parle de leurs langues, de ce que les langues d'accueil dérobent de l'enfance, du souvenir. Les cours de traduction ont créé de très nombreuses vocations.

L'Académie est devenue le fer de lance d'une culture de la fragmentation, de la division. Le mythe de Babel est réinterprété, relu, retraduit. Chacun comprend désormais que, dans le mythe biblique de la tour, la multiplicité des langues est un « don » plutôt qu'un châtement :

une offrande de la polysémie, de la polyphonie. La langue adamique, ses promesses de transparence sont discréditées. Ponts et passerelles sont partout célébrés.

Nous rions des malentendus. Les quiproquos nous émeuvent. Nous jouons de l'interstice. Et nous voyons, partout en Europe, des clubs de traducteurs de plus en plus actifs qui demandent que la politique soit également repensée à leur image : une politique par-delà les langues et les nations.

C'est alors que renaît, dans le creuset de cette étrange langue commune, l'idée d'une Constituante. Porté par une société de traducteurs capables de s'interroger des heures sur le sens d'un mot, chacun se sent à même de rédiger et de comprendre les lois. On s'empare du débat sur une future Constitution. Les discussions portent sur la signification du mot « liberté » en hongrois, du mot « fraternité » en turc. Les traducteurs, nos enfants, en passant par la langue des autres, parviennent à entendre la voix des autres. Des solidarités naissent par-delà les frontières et la voix des *speakers* peut de nouveau être entendue sans casque.

La lisibilité revient, mais dotée cette fois-ci d'une poésie : l'expression, l'émotion de celui qui sait autotraduire.

L'UTOPIE LINGUISTIQUE

Nous parvenons à nous émouvoir d'une promesse, d'un discours dans les langues des autres. Nous rêvons en plusieurs langues de nous débarrasser de la vieille peau des nations. Par un vote libre, nous refondons les pouvoirs de l'Europe.

L'ordre institutionnel est bouleversé.

En nous appuyant sur le Parlement, nous faisons plier les exécutifs nationaux.

Les journaux parlent d'une « révolution des traducteurs ».

Un commun est né.

TABLE

Dernière objection

« Mais, Monsieur, dit alors le sceptique (ou le naïf), êtes-vous donc un prêtre, un illuminé ou un fou pour imaginer tout cela ? »